

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
France

Un an 6 f.
Six mois 3 f.
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION

15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS
Extérieur

Un an 8 f.
Six mois 4 f.
Trois mois 2 f.

Chiquet Panamitard!

LES CHÉQUARDS NE TRINQUERONT PAS!

DRAMES D'AMOUR



CRAPULES & C^{ie}

Té, voici encore que le Panama revient sur l'eau.

Y avait longtemps!

Ce sacré nom de dieu de Panama, c'est kif-kif un cadavre fichu à l'eau avec une pierre au cou et dont la corde a cassé. Désormais, le ventre ballonné par les gaz, la charogne surnage! Et elle flotte, faisant la nique aux intéressés qui voudraient la faire plonger pour de bon!

Cette fois, c'est-y sérieux, connaissons-nous enfin la liste complète des chéquards?

Arton, à ressaut de se voir expédié en réclusion, va-t-il casser le morceau, ainsi que son avocat le donnait à supposer l'autre jour, à la cour d'assises de Versailles?

Ouiche, j'y coupe pas!

M'est avis que nous pouvons nous fouiller; faisons-en notre deuil.

Jamais nous ne saurons le fin mot du Panama! Jamais on ne nous servira la bonne liste des chéquards!

Ils sont trop!

Ah, si les députés avaient été seuls à palper, y a belle lurette qu'on saurait de quoi il retourne.

Mais, nom d'un foutre, y a pas qu'eux!

Le beau péze du Panama a coulé dans toutes les poches, et — surtout — dans les profondes des journaloux.

Au temps de la splendeur, quand les millions carmés par les niguedouilles affluaient rue Caumartin, la caisse était toujours ouverte pour les chieurs d'encre.

Dans les journaux, tout le monde palpitait: le directeur palpitait parce que directeur, le secrétaire de rédaction pour ses fonctions, l'échotier pour ses échos, le découpeur de faits-divers pour les chiens écrasés... Et ça n'en finissait pas!

Jusqu'au groom qui s'amenait, tendant la patte: « Ohé, m'sieu de Lesseps, c'est moi qui ouvre les portes au *Canard à trois becs*, un petit chèque, m'sieu, s'plait! »

Et le groom s'en allait content!

Sont-ils morts et enterrés tous ces merles-là?

Foutre non, et ils n'ont guère envie de clampser: ils tiennent toujours le haut du trottoir.

Donc, comment espérer que, de gaieté de

cœur, ils vont se fiche de sales histoires sur le dos?

Souvenez-vous, les bons bougres, au moment où le Panama battait son plein: peu de quotidiens gueulèrent franchement contre. On sentait qu'ils ne marchaient qu'à regret, poussés par les événements.

Pourquoi ça? Sinon parce qu'ils étaient morveux et qu'ils avaient la trouille d'être entraînés à l'abîme par les députés.

Aussi, ils laissèrent les scandales s'assoupir, — ce qu'ils se seraient bougrement gardés de faire s'ils eussent été blancs comme neige, — car, c'était une trop chouette occasion de faire monter leurs tirages.

Se voyant mis en jeu, ils essayèrent d'expliquer que, s'ils avaient palpé, ce n'était pas leur silence que la Compagnie achetait mais, tout bêtement, leur publicité.

Turlututu! On n'est pas encore assez cruches pour couper dans de pareilles pom-mades.

A qui fera-t-on avaler que les quatorze cent mille balles..., sans compter ce qu'on ne sait pas..., qu'Hébrard, le directeur du drap de lit imprimé, *Le Temps*, a palpé, lui ont été carmés pour publicité?

—o—

Conclusion: y a pas d'illusions à nous faire!

Pour que le Panama revienne sur l'eau, pour qu'on en révèle les tenants et les abou-

issants, il faudrait que les quotidiens marchent.

Or, ils ont les pieds nickelés, ils ne marcheront pas, — crainte d'être entraînés dans la déconfiture.

Donc, quand Arton menace de débiter tout le fourbi, c'est du chiquet, il bat comtois. Soit qu'il veuille faire financer les chéquards, soit qu'il tienne à se faire accorder des douceurs par les ministres.

A nous d'ouvrir l'œil — et le bon, foutre ! Tout ça n'est que pure comédie et les bons bougres qui s'y laisseraient prendre ne feraient pas preuve de jugeotte.

Comme nous autres, gens de peu, n'entrons dans aucune des binaises dégueulasses des marloupiers de la haute, gardons-nous d'être dupes ou complices :

Dupes, si nous coupons qu'Arton a réellement l'intention de casser du sucre :

Complices, si nous étions assez daims pour croire que les fripouillards de la haute peuvent désirer la lumière.

Tout ces mecs-là, c'est crapule et compagnie !

Ceux qui ont fait juger Arton sont peut-être moins honnêtes que lui, — et c'est fichtre pas peu dire, car l'honnêteté d'Arton est un rêve.

En fait de lessive, y en a qu'une qui sera aussi galbeuse que sérieuse, c'est celle qu'entreprendra le populo le jour où, écœuré de toutes les saloperies qui se commettent, il retroussera ses manches et décrochera le manche à balai.



LA CLASSE

Voici l'époque où les jeunes fistons de vingt ans doivent tout plaquer pour radiner à la caserne. Dam, c'est l'impôt du sang, faut casquer, — et tous les gas qui sont bien d'aplomb sur leurs quilles, casquent trois belles années de leur vie, — les plus riches années !

Y a bien mèche de passer au travers : y a l'insoumission, ... la désertion, ... mais ça, c'est une autre paire de manches.

N'en causons pas ! Pour l'instant je ne tartine pas pour ceux-là, — non plus que pour ceux qui reviennent de la caserne.

Ce que je voudrais, c'est donner aux bleus qui vont « rejoindre » quelques tuyaux sur les mille cheries du métier.

C'est pas si terrifiant qu'on croit, allez. Y a mèche de se la couler, — en pénards, — tout en évitant les avaros que, prodigement, la gradaille distribue à propos de bottes.

Et même, comme personne n'en pince pour faire le jacque, y a moyen de semer du bon grain dans les caboches : aussi bien des trouffions qui viennent de la ville que de ceux qu'on a arrachés à la charrue.

Il s'agit simplement d'être marioles.

C'est foutre pas nouveau ce que je vas dégoiser : les vieux savent par expérience de quoi il retourne ; mais les jeunes qui ne connaissent de la caserne que les ripopées de bat-flancs, les gnoleries de soudards qu'on se repasse de classe en classe, ne seront pas fâchés d'en connaître un peu plus long.

Le d'part. — Sur ce, les jeunes fistons, je fous les pieds dans le plat. Des pandores vous ont porté déjà la feuille de route. Sur ce torchecul, dans un style administrativement militaire, il y est fixé un lieu de rendez-vous pour le départ à votre corps. Dans les grandes villes, on vous envoie à un bastion quelconque ; dans les petits patelins, à la mairie ou à la gendarmerie. A ces endroits, y a déjà de la gradaille qui vous attend, et, dès ce moment, il faut commencer à ouvrir l'œil.

Un sous-off, qui veut paraître éduqué en faisant le gentil dans l'espoir de la cuvée que certains lui casqueront lors de la route, prend vos feuilles, vous fait placer sur les rangs, par rang de taille. Dès cet instant, vous sentez que vous n'êtes plus vous, que vous appartenez, corps et âme, au dieu Militarisme.

Par ci, par là, une grossièreté d'un cabot crânant devant les bleus ; une plaisanterie au sel de cuisine d'un sous-off faisant le bel esprit ; puis des cris, des beuglements, des commandements :

— Par ici, vous. Mettez-vous là ! Vous m'avez l'air bougrement empoté...

— Et vous, la-bas, le petit freluquet, faudra voir à vous dessaler, ... mettez-vous au second rang, à la gauche, nom de dieu, tout à la gauche !...

Mais voici l'officemar sanglé, bien corseté : il parle d'un ton dédaigneux, celui-ci ; recherche ses phrases, tout en brandouillant de droite et de gauche la dragonne de son sabre. Et, déjà ahuris par les aboiements de la basse gradaille, si vous avez le caractère faible, vous vous laissez empoigner par ce rhéteur à la manque qui, entre autres balancoires et avant de se mettre en route pour la gare, vous recommande « en traversant la ville de bien marcher au pas, alignés comme de vieux soldats, la tête haute, les yeux fixés sur la coiffure de l'homme qui vous précède, ... car maintenant vous êtes des troupiers, l'honneur de la Nation, l'espoir de la France... et patati... patata... »

Vous voilà prêts à partir. Parmi vous y en a qui, ayant déjà tété une sacrée goutte, sont plus pleins que la bourrique à Robespierre.

Tout à l'heure, vous avez remarqué que les braillements des gradés baissaient de ton : c'est que ces messieurs, entre deux engueulades, sont allés, à la galope, se faire rincer le bec par des jeunes déjà terrorisés, et qui, pour capter la protection d'un cabot ou d'un sous-off, pratiquent l'arrosage.

Payer à boire à ces merles-là, ça vous déplaît, — n'est-ce pas ?

Et vous avez bougrement raison ! D'ailleurs, vous pourrez facilement rester indemne de tout avaro, jusqu'à l'arrivée au régiment, sans vous soumettre à ce tribut. Restez calmes, ne faites pas les frondeurs et tâchez de prendre les choses comme elles viennent, — sans manifester de colère, ni même de mépris.

Dans le train, les sous-offs fument des cigares que des plats-culs leur ont offert ; ils tétent à même les bouteilles, s'empiffrent de rondelles de saucisson et des victuailles que les uns et les autres ont emporté pour le voyage.

Puis, voici des pauvres bougres qui, quoique navrés d'aller à la caserne, entraînés par quelques idiots, se fichent à beugler des pantouffleries patriotardes. Ça dure peu : les chansons ordurières ont vite damé le pion aux goulantes guerrières, — c'est plus dans la note !

Ce n'est pas un train de voyageurs qui roule, — pas même une ménagerie ou des wagons à bestiaux, — c'est, tout uniment, de la chair à canon !

Si vous avez le cœur haut, si vous ne participez pas à la « joie » des autres recrues, ne vous indignez pas, — quoique les moineaux qui vous conduisent, vous sentant un peu de pognon en poche, aient rentré leurs griffes.

Rien à craindre, encore, si vous ne rouspétez pas trop aux farces des galonnés, et surtout si vous ne cherchez pas à épater la galerie qui, en veine de patrouillotarde soulographie, vous enverrait carrément aux pelotes, — à moins qu'elle ne vous tombât dessus en brandissant des poings patriotiquement vengeurs.

La locomotive ralentit son allure ; des coups de sifflet déchirent l'air... Vous arrivez, jeunes fistons, c'est fini de rigoler et c'est le moment d'ouvrir les mirettes.

La gradaille qui vous accompagnait réprime son ivresse en présence des galonnards venus à votre arrivée. Dans la rue, à la sortie de la gare, une musique — la musique de « votre régiment » — vous attend. Et les mêmes gueleuries du départ se font entendre à nouveau : « Par quatre, par quatre, nom de dieu... et marchez alignés... »

La fanfare éclate, ... vous partez... c'est pour trois ans !

Et vous faites votre entrée au bain, les trois quarts dans un état d'ivresse — prélude des soulographies régimentaires, — d'autres tristes ou résignés, pendant qu'aux fenêtres des têtes d'anciens se pressent pour voir, et que, dans les cours, les chambrées, les cuisines, les écuries, les latrines retentit le même cri : les bleus ! les bleus ! les bleus !

Capitalos & Négriers

Que se passe-t-il donc, foutre, dans la grande industrie et dans la haute pègre des usiniers ? C'est à n'y rien comprendre, nom de dieu !

Nous autres, qui sommes en bas, pris dans le formidable engrenage et dans l'abrutisseur du turbin quotidien, nous nous trouvons de temps à autre à travailler comme des négres, suer sang et eau, si bien que, quand nous sortons des bagnes, nous nous mettons à tourner la boule comme des loufoques, et que nous sommes tout juste capables de bouffer la soupe, la pâtée, comme les bestiaux. Il faut produire, dar-dar, ne pas souffler un moment, pendant que ronflent les volants les essieux, et tout le fourbi de ces grandes installations nouvelles, qui devraient produire le bien-être pour la masse et qui ne lui rapportent au contraire, que crevaisons et famines.

A d'autres moments, crac, tout s'arrête. Les machines chôment et les hommes — si les pauvres instruments que nous sommes devenus méritent encore ce nom — sont jetés sur le pavé, à se ronger les poings et à crever la faim.

Et, bondieu ! quand il y a femmes et gosses au logis, c'est à qui pousse à la rigolade ! Quand les pauvres loupiots demandent à bouffer, avec l'appétit de leur âge, — car, nom de dieu ! il faut qu'ils grandissent — et qu'on n'a, sinon rien, du moins pas assez à leur donner, il y a des moments où l'on se dannerait soi-même, comme chantent les bondieusards, et l'on se dit :

« Bon sang ! pourquoi tous ces crimes qui se commettent partout ? C'est pas possible qu'on voie des choses pareilles, et que de pauvres petites créatures innocentes, qui ne demandent qu'à vivre, soient réduites à crever ! »

C'est ce qui fout en rage contre le crétinisme des bigots, qui prétendent croire en Dieu et espérer en lui ! Va te faire foutre ! s'il y avait un Dieu, comme ils le disent, est-ce qu'il laisserait faire des choses pareilles ?

Non, tout le long du jour, pendant ce sale temps de chômage, je rumine comme un vieux cheval. Il n'y a pas de justice dans ce monde, pas plus que dans l'autre, voilà ce que je me dis, et ça me semble beaucoup plus clair que du jus de chique.

A bien remâcher mes réflexes, il me semble tout aussi idiot de croire qu'un beau jour nous verrons triompher la justice et le bonheur s'amener, par la grâce d'un gouvernement socialo, que de croire à la félicité future, près de cette vieille chiffe qu'est le Père des Mouches.

Oui, nom d'un pet, je deviens tétu comme une mule et je m'égosille à clamer : « Faut pas croire au paradis des socialos à la manque pas plus qu'à celui des sacristains ! »

Rien de tout ça n'arrivera ! Ceux qui prêchent aujourd'hui ces foutaises illusionnent peut-être — auquel cas il leur sera beaucoup pardonné, comme disent les frocards, — les autres sont de simples saltimbanques qui vivent de leur grosse caisse.

Certainement, il y aura une revanche des prolos, ça ne fait pas de doute, et fichtre je souhaite que ça soit bientôt, car cette charognerie d'existence n'est plus tenable ! Mais, si tout se passait comme le racontent les bouffegalette et les bonzes socialards, — croire qu'il y aurait quelque chose de changé, — c'est salement se foutre le doigt dans l'œil !

Quand y a eu quelque chose de changé dans l'histoire, quand il y a eu un mieux sensible, un bien-être quelconque, un avantage — si mince fût-il dans l'existence des individus, — il a toujours été arraché par la force, après de longues années de réclamations, d'efforts, de luttes, de défaites et de misères, jusqu'au jour où la victoire a été enfin obtenue.

On n'a rien sans rien ! Voilà le vieux proverbe que je ne m'esquinte pas de répéter, et tant que nous ne serons pas nombreux à vouloir enfin vivre comme des hommes, — et non comme des brutes, — il nous faudra toujours retomber dans le vieux cloaque où nos pères sont crevés avant nous et où nous creverons à notre tour, si rien ne change.

Nom de dieu ! c'est à cette espèce d'inertie des prolos qu'il faut s'en prendre. Il faut commencer par faire nous-mêmes nos petites affaires, pour nous rendre compte du turbin et du fonctionnement du bain, afin d'être à la hauteur quand il s'agira d'envoyer à dache toute la chérie des contre-mâtres et des parasites de toute espèce.

Sinon restons tout le temps à courber l'échine et à ne jamais lever le nez de dessus le turbin, à ne rien voir de ce qui se passe autour de nous, à ne jamais agir, quand il s'agit de nos intérêts il est foutre bien évident que cent mille intrigants viendront se payer notre poire, — et ils les prendront en main, nos intérêts, d'une sale façon, comme de juste.

Nous serons, malgré tout, obligés de nous en remettre à eux, parce que nous ne connaissons rien de la question, parce que l'initiative nécessaire, c'est eux qui l'auront prise à notre place, et quand bien même nous serions convaincus qu'ils se foutent de nous et qu'ils font tout simplement leurs petites affaires, nous serions encore obligés de les subir!

—o—

Je sais bien que tout se met contre nous, que tout nous accable, pour nous empêcher de prendre ce rôle en main, et d'arriver enfin à nous gouverner nous-mêmes. Nous avons sur l'échine toute la masse de l'édifice social, il y a tout : lois, impôts, magistratures, fusils, sabres et canons, les wagons d'or de Rothschild et les milliers d'obus nouveaux modèles, et toutes les panses des ventrus, ceux qui dirigent et ceux qui digèrent!

Mille dieux, il faudra un sacré coup de reins pour secouer tout ça! mais, patience, les enfants, et veillons au grain, comme disent les vieux loups de mer.

Oui, il faut apprendre à ouvrir l'œil, qué diable! Y a déjà du riche ouvrage de fait dans pas mal de boîtes et de vastes exploitations. Un peu partout, de bons fieurs se rendent compte du fourbi, et débinent les sales trucs quand les singes veulent en faire. Ah! vingt dieux! si dans toutes les corporations y avait des gas à la coule, ça serait bientôt au tour des capitalistes à capituler!

Ainsi, pour les chômages qui nous tombent sur le râble tout d'un coup, sans crier gare, si nous étions renseignés, la situation serait moins rosse, y a pas d'erreur!

Mais, nous ne savons foutre pas comment tout ça se passe, et ce n'est qu'à force de ruminades, à force de s'appuyer les réflexes des capitalistes et des bouffe-galette eux-mêmes, qu'on finit par voir clair dans leur jeu.

C'est évident, mille dieux! c'est la Banque et la finance qui gouvernent tout. Ce sont les jeux de la Bourse, la hausse et la baisse, qui déterminent les crises de l'industrie.

Dans cette garce de société, où la galette est tout, il est naturel que c'est de l'endroit où on la brasse que tout doit partir, et non de cette espèce d'Aquarium où les bavards et moules de toute trempe, — sans compter les esrocs du suffrage universel, — se figurent encore qu'ils sont souverains.

Ils ne sont rien du tout! C'est ceux qui ont le pognon qui sont tout.

L'Aquarium est une espèce de baraque où les pitres du suffrage universel font leurs boniments pour attirer les badauds. Il n'y a pas de truc qu'ils n'aient inventé pour qu'on ne les perde pas de vue. C'est pour ça qu'ils s'habillent en rouge — c'est le dernier genre — parce que le rouge, c'est la couleur du sang du peuple qui a tant de fois coulé!

C'est avec ça, avec notre sang même, qu'on nous retient devant leurs tréteaux, pour nous empêcher de voir derrière la baraque où Rothschild, roi des grinchés, et ses copains rigolent, en réalité, de la parade, et gouvernent à leur gré les marionnettes, qu'elles soient rouges, blanches ou arlequin.

Voilà ce qui se passe! Le fétard n'a qu'à se visser un louis dans l'œil pour faire loucher une pute: le financier n'a qu'à faire paraître un cheque pour choper un député.

Les mouvements de la Bourse, voilà le secret et l'explication de toutes les manigances qui se produisent. C'est ça qui gouverne tous les trafics; c'est là qu'on récolte les capitaux pour des industries nouvelles, pour « les lancements », comme ils disent, — capitaux lâchés par les vieux poussifs et les ventrus, dans l'espoir de bénéfices mirobolants.

C'est cet appât du bénéfice qui attire les capitalistes, comme le miroir les alouettes. Y a qu'avec ça qu'on peut les prendre — ça et les coups de pied au cul. Mais, contre ce dernier argument, ils sont bien protégés, ils ont les sergots, les gendarmes et les pauvres troubades.

C'est pour ramasser de la galette en veux-tu en voilà qu'on se lance dans les entreprises nouvelles, qu'on invente des machines, qu'on produit à bon marché, en tâchant toujours de tuer les voisins, ce qui s'appelle aujourd'hui les ruiner ou leur faire quitter la place. Le vieux patron, seul et unique propriétaire et directeur, s'en va rejoindre les vieilles lunes, dans le magasin aux accessoires. Il n'y a plus

aujourd'hui que des syndicats de financiers, ce qui revient à dire que les capitalistes répartissent leur galette entre un certain nombre d'entreprises, au lieu de la foutre toute en bloc dans une seule!

C'est pour ça que le capital se multiplie de plus en plus, qu'il s'embranché et se divise à l'infini, si bien qu'il devient presque insaisissable, et qu'il enveloppe, comme un vaste filet, toute la société actuelle!

Le mercantilisme domine la production, voilà ce qui saute à l'œil. Dam! l'important pour les capitalistes c'est pas de fabriquer, c'est de vendre: « La vente, avant tout! » voilà leur mot d'ordre. Voilà ce qui explique les questions de protectionnisme et le libre-échange dont les quotidiens bourgeois parlent à chaque instant.

Les mercantis et les fabricants de chaque pays, cherchant à vendre le plus possible, se défendent par tous les moyens contre les concurrents. Les étrangers, par exemple, qui, produisant à meilleur compte, vendraient leurs produits sur le marché français moins cher que nos négriers, les ruineraient du coup. Aussi ceux-là hurlent, et font mettre des droits d'entrée aussi forts que possible sur les marchandises étrangères.

Comme les bouffe-galette de l'Etat sont toujours à court d'argent, ils ne demandent pas mieux que d'empocher et entrent dans la combinaison: total, le prolo paie les marchandises toujours aussi cher.

Les étrangers, naturellement, font de même, et frappent d'un droit d'entrée les marchandises françaises. Il suffit d'élever ou d'abaisser ces droits pour provoquer des crises dans l'industrie.

—o—

C'est ce qui vient d'arriver à Grenoble: les gantiers sont sans turbin et chômeront probablement tout l'hiver, parce que les droits d'entrée sur les gants allant être élevés aux Etats-Unis, on n'a pas eu de commandes de ce pays. Et comme c'est là que les capitalistes gantiers de Grenoble écoulent leur marchandise, ils ne font plus travailler, ou presque plus.

Voilà un exemple entre tous. Il s'agit enfin de suivre de l'œil toute cette chienne de manœuvre, de se tenir au courant et puisque ce sont les seuls intérêts et la soif de bénéfices des capitalistes qui machinent tout ce fourbi, il nous faut, nous aussi, mettre nos intérêts en avant, et foutre les leurs au rancart.

Au lieu de bénéfices de dividendes et de droits d'entrée, que réclame le populo?

Vivre, tout simplement!

DRAMES D'AMOUR

Dernièrement, à Bordeaux, un jeune homme se posait le cou sur un rail et, quelques secondes après, un train le déchiquetait.

Louis Larieu avait 24 ans, il sortait du service et turbinait dans une sécherie de morues, avec une paye journalière de 3 fr. 50.

C'est par amour qu'il s'est suicidé! Eh foutre, quéque-je dis?... Y a bien de l'amour dans sa mort, mais ce sont les préjugés qui l'ont tué.

Le pauvre fieu était amoureux d'une payse, Madeleine, et ils eussent passé leur existence à se bécoter, kif-kif deux tourtereaux, si dans la puante société actuelle, la vie n'était pas difficile en diable.

Un jour, Larieu barbotta 80 bal'es à un sien camarade.

Peut être voulait-il payer un cadeau à son amoureuxse...

Soupeonné, il avoua le chapardage et restitua le magot, sauf vingt balles qu'il avait déjà dépensé; le volé ne porta pas plainte.

Voilà un prolo plus réellement socialiste que le bouffe-galette Lavy: vingt balles lui font sûrement plus défaut qu'un pardessus à ce député, — et pourtant il ne fit pas entoyer son voleur! Lavy, qui est député et, qui plus est, se prétend socialo, a été autrement cochon: il s'est adressé aux juges bourgeois (1).

Le chapardage de Larieu s'ébruita; sa payse l'apprit — et surtout la sœur aînée de celle-ci, une pauvre nigande, plus farcie de préjugés qu'un richard de truffes, s'en offusqua.

(1) Les quotidiens ont trouvé rigolo de raconter que celui qui s'est frusqué du pardessus de Lavy était un vendeur de *La Sociale*.

Ça se peut? En tout cas, il n'est pas anarcho et a vendu *La Sociale* simplement parce que c'est « du papier » de meilleure vente que *La Croix* ou un autre torchon bourgeois.

Des pantoufflards en ont pris thème pour seriner que l'idéal des anarchos se résume en un chapar-

En sa qualité d'aînée, cette pochétée fit de la morale à la cadette, lui ordonna de briser avec un type qui n'était pas « honnête » et la tourneboulait tellement que la pauvre se laissa convaincre.

Elle envoya paître le jeune homme, mettant « l'estime du monde » au-dessus de son amour.

Le prolo revint à la charge: un matin, il attendit sa fiancée dans la rue, à l'heure où elle allait à ses courses, et comme, plus froide que jamais, elle l'envoyait rebondir, le désespoir l'empoigna: il sortit un revolver et à l'aveuglette, il tira sur elle, — sans heureusement l'atteindre, — puis, courant comme un fou, il alla se poser sur le rail et se faire guillotiner!

—o—

Quelle triste histoire; — et pour bien peu de chose!

Si la payse eût eu la citrouille moins embrenée de préjugés elle aurait passé l'éponge sur le mince chapardage de son amoureux. Elle eût compris que son gas était une victime — et non un coupable! — victime de la garce de société actuelle qui, en réservant pour le patron le plus clair du travail des prolos les réduit à la misère.

Pour le coup, elle se serait fichue de « l'estime du monde » et aurait mis son amour bien au-dessus des papotages de sa tourte de sœur.

—o—

Une autre histoire d'amour, aussi dégueulasse, mais moins dramatique, s'est dévidée cette semaine à Paris.

Tout d'abord, commençons par le commencement: il y a quelques années, un richard, en balade au Sénégal, acheta un petit nègre et l'ajouta à sa cargaison de cacatoès, de singes et d'orchidées qu'il rapporta du pays.

Si les camaros sont un peu ferrés sur la géographie, ils doivent savoir que le Sénégal est une colonie française: en outre, ils ne sont pas sans avoir entendu seriner que partout où flotte le torchon tricolore, l'esclavage est aboli.

En voilà la preuve: un français de France a acheté au Sénégal, colonie française, un petit moricaud.

Donc, au Sénégal, y a des marchands d'esclaves, — et la gouvernance ferme les yeux.

Bien mieux, sans aller si loin, en Algérie y a des marchés de chair humaine.

Notre richard rappliqua en France et continua à être proprio de son négrillon.

Qu'en foutre? En attendant de le faire empailler, pour faire pendant à son perroquet, il résolut d'en faire un larbin, — en conséquence il lui fit donner l'instruction nécessaire à la profession: pour ce qui est de l'éducation, on lui apprit à torcher le pot-de-chambre, à cirer les bottes de son maître — et à en lécher les semelles.

Pourtant, comme ce richard a des principes, il se prit à réfléchir que l'esclavage est une vilaine chose, — et il émancipa son moricaud.

Du coup, mince de changement dans l'existence du noir! Il continua à vider le pot, à cirer les bottes et à en lécher les semelles, — seulement, désormais, il était payé pour ce travail: à chaque fin de mois il palpitait cent sous!

Il était libre.

La belle jambe que ça lui faisait.

Et dire que nous sommes tous logés à même enseigne: le prolo fait l'esclave, d'un bout à l'autre de sa vie, — et y a que l'étiquette de sa situation de modifiée.

—o—

Les noirs ont le cœur à gauche, — tout comme les blancs.

Voilà qu'un de ces derniers matins le cœur de notre *homme libre* se mit à battre la charge amoureuse: il en pinçait pour une bergère, chanteuse de café concert.

Avec les cent sous mensuels, que son richard lui allouait, y avait pas de quoi entretenir une bergère, — si modestes que soient ses goûts.

Comme il était tout feu et flammes, le négro en a perdu la distinction du tien et du mien que son salaud de richard avait eu bougrement de tintouin pour lui inculquer et il s'est appe-

dage de pardessus, les cul-nus dévalisant les types frusqués... et ainsi de suite...

Il court, il court

Le furet du bois, mesdames...

Triplés andouilles! Apprenez donc, si vous n'êtes pas bouchés à l'émeri, que les anarchos veulent une chose simple: que tout le monde ait des pardessus.

Seul moyen pour éviter aux jean-foutre comme Lavy le désagrément de se voir chopper une houpelande et la saleté suprême d'aller porter plainte.

E. POUGET

santi sur deux cents balles qui moisissaient dans un tiroir.

Cette belle galette, il est allé vivement la déposer aux pieds de sa donzelle.

Malheureusement pour notre amoureux, son singe est aussi mufile que le bouffe-galette Lavy : il a porté plainte et a fait fourrer au bloc son « homme libre ».

Y a pas d'erreur : les marchands d'injustice saleront le moricaud et féliciteront le proprio qui l'a fait arquepincer.

Et il ne se trouvera personne pour dire à ce grigou : « Espèce de négrier, pour te dédommager des 200 francs que t'a chippé le moricaud, tu ne mérites qu'une chose, — deux cents coups de pied dans le cul ! »



Ohé, les copains des villes, vous que j'invite tous dans mes babillardes à venir donner un coup de main aux rares anarchos, clairsemés dans la campluche, pour opérer plus vivement le décrassage des ciboulots et l'échenillage des préjugés, vous y venez parfois à la campluche, le dimanche, quand vous pouvez échapper à l'atmosphère puante des usines et aux engueulades des sacs à mistoufle de contre-coups.

Je vous vois, flançant le nez au vent et les mains dans les poches pendant que vos copines et les loupiots gambillent dans l'herbe, oubliant l'esclavage de la semaine dans ces quelques heures de liberté.

Tout d'un coup votre pied heurte une pierre qui effleure le sol. Cette putain de pierre est la pierre d'achoppement où se heurtent, kif-kif voire pied, la concorde, le bon accord, la fraternité.

Oui, foutre, c'est le terme, la borne solidement assise sur ses témoins, cause de rancunes entre voisins, nid de procès, fortune des huissiers, des avocats, des avoués, mère nourricière des marchands d'injustice, de la vermineuse engueulade des enjuponnés, des tribunaux.

Sur elle, Thémis la catin, vieille revendeuse à faux poids, dure au pauvre monde et ne réservant ses faveurs qu'aux gros richards, a bâti les fondements de son cochon de temple.

À côté, ce gas seul, courbé et brisé vers la terre, turbine d'ahan toute la journée, peine, sue ou grelotte, selon la saison et, il a beau dire et beau faire, il ne parvient pas même à joindre les deux bouts.

S'il met quelques picaillons dans le bas de laine c'est aux dépens de son ventre qui reste creux ; il se prive de tout, prive sa femme et ses mioches, oublie ses repas, ne prend nul repos. Et ce n'est pas que le ventre qu'il fait pâtir : il se garde comme d'un malheur de fabriquer plus d'un gosse à sa ménagère.

Adieu, la tranquillité et l'aisance ! La Maladie propriétaire le ronger et le tue ; à peine a-t-il entassé une chétive somme qu'il fait emplette d'un lopin de son voisin que l'usure a ruiné : il a cent balles dans la vieille armoire et il lui en faut cinq cents, il faudrait attendre, mais l'occasion n'attend pas, faut la saisir par la tignasse.

Cette parcelle-là, bon dieu, voilà dix ans qu'il la reluque, qu'il la couve des yeux ! Elle joint son champ, l'arrondit, ça le décide ; il court chez le notaire qui le met en relations avec l'usurier : il emprunte, hypothèque. Une fois les frais soldés, notaire, enregistrement, tout le diable et son train, il se trouve avoir emprunté à dix pour cent, alors que son champ, après une année de travail de galérien, ne lui en rapporte que trois.

Le paysan-propriétaire a sa terre, nom de dieu ! Mais, pareil au savetier du bon Lafontaine, quand il a dégotté son magot il a enterré là-dedans sa joie et sa vie. Cette misérable bicoque où il s'abrite tant bien que mal lui coûte cher à réparer et à entretenir ; l'outillage se délabre ; et en plus de l'intérêt, l'impôt est exorbitant ; le percepteur qui n'a rien foutu, ni semé, ni labouré, ni bêché la vigne, veut quand même une grosse part.

À la fin du compte, y a pas mèche d'y vivre sur cette petite propriété, car les produits sont rares et ne se vendent pas ! Les besoins du cultivateur ont beau être restreints, ne pas dépasser le strict nécessaire, — pour les contenter c'est midi ! Il faut aller en journées, négliger ses lopins et aller aider à mettre en valeur la grande ferme du richard.

En outre, comme je le dégoise plus haut, la petite propriété est la pomme de discorde qui attise les haines et les convoitises. Le proverbe :

« Qui, terre a, guerre a ! » n'est pas hélas une menterie. Chacun s'entoure de fossés, de haies, de murailles, prêt, à la moindre anicroche, à faire un procès à son voisin, — à son frère même, — car ce maudit distingo du tien et et du mien brouille, disperse, émiette cette famille que les jean-foutre nous reprochent tant de vouloir démolir.

Non seulement, viédaze, les voisins ne turbinent plus en cœur, en réunions nombreuses et joyeuses, mais le père plaide avec les enfants, et les enfants entre eux ; on s'arracherait les yeux, quand on ne va pas jusqu'à faire un malheur.

Le père se fait vieux et n'en peut plus, le poids des ans et le long usage de la bêche l'ont ployé en deux ; à son grand regret il est obligé de se fiche à la retraite, de se soumettre et se démettre : il lâche la terre à ses fistons !

Et alors, par devant notaire qui empoche leur monnaie, commencent des chamailleries à n'en plus finir. Le vieux voudrait une forte pension, un placement à lente viagère, — tandis que les gas, tout au contraire, cherchent à lui rogner la portion sur toutes choses ; le plus souvent on décide qu'il ira, à tour de rôle, passer trois mois, ou six mois, chez l'un et l'autre de ses enfants. Mais, pécaïre, le pauvre bougre ne sera pas des plus choyés et sa vieillesse ne s'écoulera pas dans la ouate ; il est désormais une charge, une bouche inutile et le mieux qu'il a à faire, — c'est de casser lestement sa pipe.

Ainsi se termine sa misérable existence, toute de privations et de turbin de dératé : il claque sans laisser de regrets, et alors, pour sa famille, commencent la mauvaise intelligence et les disputes, — si même on n'y a pas déjà présumé de son vivant.

Ces champs, déjà épars, il faut encore les dépecer, — planter encore de ces maudites bornes, « les boules ! » Les diverses pièces ne sont pas égales, ni en qualité ni en quantité ; les deux bouts et le milieu ont des valeurs différentes, — aussi, il faut découper, pour chacun, un morceau dans chacune d'elles. Et les tripoteurs d'affaires, les bonshommes louches et véreux de jubiler, kif-kif des petites folles, de toutes ces manigances.

Puis, une fois les parts faites, quand chacun a son lot, et que les trois-quarts du temps la brouille est éternelle, — tous chercheront à se chipper mutuellement quelques mottes de terre — qui ne valent pas deux liards — et il y aura, à nouveau, matière à procès avec accompagnement d'expertises, d'enquêtes, de descentes de lieux... Que sais-je, moi ! Un tas de gnoleries qui coûtent dix fois, vingt fois, cent fois la valeur de l'objet en litige.

Il avait bougrement raison, le poète, quand il a aligné ce vers :

Il n'est pour se brouiller que d'être un peu parents, et bougrement raison aussi, ce philosophe de Jean-Jacques, quand il lance ses malédictions et ses engueulades au type qui, plantant le premier pieu et creusant le premier fossé, a osé dire : « Ceci est à moi ! » et posé le principe exécrationnel qui régit encore aujourd'hui les sociétés humaines.

Nom d'un pétard, serons-nous toujours aussi loufoques ?

Quand donc nous déciderons-nous à envoyer à la balançoire les titres des propriétés qui moisissent chez les notaires, aux mairies, au bureau des hypothèques ? Ça fait, pour que dans les familles on ne s'arrache plus les yeux on arracherait les bornes.

Et, rien qu'à déraciner les haies et à combler les fossés, ça ferait de bons bouts de terre, aujourd'hui inutiles, qui seraient rendus à la culture.

Il se peut que la bande de feignasses vermineux qui vivent de notre bêtise fassent un brin la grimace ; mais, comme on n'est pas de mauvais fieux, on leur réservera une charrue et, à vivre au grand air, sans se la fouler, ils ne s'en porteront que mieux.

Adieu, les frusques de carnaval, le code volumineux, les grimoires absurdes, les balances faussées qui sont leur gagne-pain. Chats-fourrés, chicanous, avocats, gratte-papier, ne vivront plus de la misère et des haines, — pour la simple raison que toutes les causes de haine et de misère seront évanouies.

Plus d'emmerdements à la clé ! Plus de chicanes, de privations, de galère.

Bonne chère, jours coulés dans le bien-être, vieillesse dorlotée, complet épanouissement de l'être humain... Tel, sera désormais notre lot !

Sans que nul se foule la rate, en travaillant par attrait, par délassement et gymnastique

musculaire indispensable, la terre se couvrira de riches moissons, le grenier s'emplira de froment et le vin nouveau giclera des pressoirs, pour nous donner à tous la gaieté et la joie de vivre.

Le père Barbassou.



Les allumettiers

De temps à autre, histoire de n'en pas perdre l'habitude, un demi-quarteron d'allumettiers s'en vont baguenauder dans les antichambres ministérielles et les couloirs du Palais-Bourbon.

Il faut vraiment que les pauvres gas aient du temps à perdre.

Mieux vaudrait, pour eux, aller à la pêche aux grenouilles, — ne rapporteraient-ils qu'un crapaud ce serait toujours quelque chose.

Tandis que, depuis le temps qu'ils trimbalent dans les turnes gouvernementales, ils ont obtenu la peau.

Eh bien, malgré qu'ils aient usé quantité de semelles à processionner à perpète, ils ne se rebutent pas.

Ça prouve leur constance, — mais ça ne prouve que ça, nom de dieu !

Pourtant, les grosses légumes ne ratent pas une occasion de nous prouver qu'il se foutent du populo autant qu'un éléphant d'une paire d'épaulettes. Ainsi, en ce qui concerne les allumettiers, n'auraient-ils à reprocher à la gouvernaille que d'avoir voulu — et de vouloir encore — les fiche à la rue et les remplacer par les mécaniques américaines, que ça devrait être suffisant pour les foutre dans une colère bleue contre toute la racaille dirigeante.

Au lieu de ça, tous les trois mois, ils repiquent à la balade traditionnelle : l'autre jour, la réouverture de l'Aquarium leur a été une occasion qu'ils n'ont pas ratée.

Le demi-quarteron de délégués est d'abord allé serrer la louche aux députés sociaux qui, pour ne pas en perdre l'habitude, leur ont servi une chiée de promesses.

De l'Aquarium, mes pauvres gobeurs ont été finir l'après-midi à la direction générale des allumettes. Là, le grand chef des souffrantes leur a distribué des poignées de main et des promesses, — en veux-tu en voilà !

Maintenant, les voilà tranquilles pour une passade...

Et on se demande si le populo n'aura pas envoyé paître les dirigeants, avant que les allumettiers aient soupé d'aller processionner dans leurs cambuses ?

Les prolos des Omnibus

L'autre nuit, grande réunion du Syndicat, à Tivoli. Il faut vraiment que les gas en pincet pour s'amener à deux heures du matin, des quatre coins de Paris, — surtout que cette nuit-là il a tombé de la lance panachée de neige, — avec la perspective de radiner au turbin, le matin, vers les 5 ou 6 heures, sans s'être reposés une minute.

Ça prouve que les bougres ne sont pas des poules mouillées et que ce n'est pas tant le nerf qui leur manque mais le savoir.

À la dernière réunion, la Compagnie a été croisée gentiment ; ses mic-macs sur les caisses de secours et des retraites, ainsi que tous ses tripatouillages financiers ont été désapprouvés par les 3,000 bons bougres présents.

Seuls, treize pocheteés ont approuvé les exploités !

Il est regrettable que Cuvinot ne connaisse pas ces ostrogoths, — sans quoi, il les aurait embauchés comme récurveurs de godillots.

Par exemple, ce qui n'est fichre pas malin de la part des prolos syndiqués, c'est de tabler sur l'intervention du Conseil cipal pour faire caner la Compagnie.

Vrai, il faut que les gas soient rudement oublieux ! Ils ne se souviennent donc pas que, l'an dernier, les « ÉLUS » de Paris ont manœuvré de façon à être en vacances au moment où éclata la grève des omnibus, — et ça, pour n'avoir pas à intervenir.

Ohé, les bons bougres, ne soyez pas si têtes de linottes, — et ne comptez que sur vous mêmes !

Sinon, vous serez encore roulés dans les grands prix.



A la Villette

Ce qu'ils la connaissent dans les coins, ces sacrés exploités!

Les prolos ont beau être d'attaque et farcis de volonté et de désirs de lutter, les patrons arrivent à les rouler.

Ils sont si fils-de-soie ces animaux-là!

C'est ainsi que, — par des mic-macs à n'en plus finir, — les singes de la Villette ont réussi à couper la chique à la grève des abattoirs qui, pourtant, semblait avoir du vent dans les voiles.

Un des exploités surtout, le singe Bourgeois, — un capitalo qui n'a foutre pas volé son nom, — s'est décarcassé dans les grands prix pour faire échouer la grève.

Et il peut se vanter d'avoir réussi!

Les *sanguins* ont repris leur collier de mi-sère.

C'est vrai qu'au lieu de rentrer aux anciens prix, ils ont obtenu des conditions meilleures, qui équivalent à une petite victoire.

Une victoire tout plein maigriote! Mais quoi! il ne faut pas demander trop d'un coup, surtout à des gas qui commencent à se dégourdir.

Dorénavant, ceux qui ramassent le sang le matin et qui finiront leur journée au CHOCOLAT, — nom donné à l'usine de l'exploitateur Bourgeois et qui se trouve dans l'abattoir même, — auront 35 francs par semaine.

Par contre, ceux qui ne feront que ramasser le sang le matin et resteront l'après-midi à surveiller les carrés, pour être prêts en cas de nouvel abattage, ne palperont que 28 francs.

Reste à savoir si, ceux-là, ne seront pas enbrenés par ce fil-de-soie de Bourgeois qui, sans leur foutre un radis de plus, les fera, de temps à autre, turbiner au CHOCOLAT.

— 0 —

Par exemple, un nid où y a des bons fioux, c'est au groupe d'Etudes sociales de l'abattoir; les fistons y ont les politiciens dans le nez.

Brard, le conseiller cipal du quartier, en sait quelque chose. Le bougre avait voulu se faire un tantinet de réclame sur le dos des grévistes. Mais ceux-ci l'envoyèrent rebondir en lui disant qu'ils voulaient faire leurs affaires eux-mêmes. Alors, le Brard de brailler jusqu'à plus soif, au nom de l'hygiène.

Eh, sacré couillon! la première hygiène, pour les prolos, c'est d'avoir le ventre plein.

— 0 —

Pour ce qui est de la grève générale des abattoirs, ce n'est, — peut-être bien, — que partie remise.

Les petites escarmouches de ces dernières semaines ont dessalé les bouchers; ils se remuent et, maintenant, ils réfléchissent et s'instruisent sur les questions économiques.

Ce qu'ils auraient voulu, c'est que les bouviers emboîtent le pas.

Et foutre, il s'en est fallu de peu!

Du coup, on l'avait « la générale! »

Les bouviers renaudent parcequ'il leur tombe des contraventions sur le râble, comme s'il en pleuvait. Il n'y en a pas un qui, sous prétexte d'un mauvais traitement aux animaux n'ait, pour le moins, une ou deux contraventions.

Et pas mèche d'y couper! Car, il y a environ dix huit mois ils ont accepté d'être matriculés par la Préfectance; sans s'en rendre compte, ils se sont fichus là un sacré fil à la patte.

Quant aux bouchers, ce qu'ils voudraient c'est la diminution des heures de travail. En effet, il n'est pas rare qu'ils fassent des journées qui n'en finissent plus, surtout les mardis et vendredis, lendemains de marché.

Faute d'initiative, ce coup-ci, la grève générale en question ne s'est pas engrenée.

Ce n'est que partie remise, nom de dieu!

Chez les gueules noires

Dans le Gard, à la Grand'Combe, les bons bougres doivent se souvenir que c'est grâce à l'intervention de la gouvernaille que la grève a pris fin.

C'était du chiquet entre crapules!

Les grosses légumes de la mine promirent au ministre d'accepter les réclamations des grévistes.

Mais, comme « promettre » et « tenir » ça fait deux, ils se sont contentés de promettre.

Les capitalos ne sont jamais embarrassés pour promettre, — mais quand il s'agit de financer, c'est une autre paire de manches!

C'est au point que, l'autre samedi, une nouvelle grève a failli éclater à la Grand'Combe: ça n'a tenu qu'à un cheveu. Et ça, parce que la Compagnie manque à ses promesses.

— 0 —

A la Jasse, la grève continue. Le directeur, un jean-foutre nommé Béchard fait le matamore et parler de fermer la mine plutôt que de céder.

Il ferait bougrement mieux de fermer son plomb et de fiche son camp, au lieu de faire son Rességulier.

Il a tort de se croire indispensable: on tirait du charbon de la mine avant qu'il ne s'amène dans le pays, et on continuera à en tirer quand il en aura déguerpi.

Au contraire, c'est avec un sacré entrain que les gueules noires descendraient dans les puits, si la mine était affranchie du joug de Béchard et de toute la racaille capitaliste qui lui fait cortège.

Ça viendra, mille dieux!

Déjà les exploités parlent de mettre la clé sous la porte, — pour qu'ils se décident à abandonner leurs bagnes aux prolos, que faut-il?

Que ceux-ci, s'alignent de façon à leur rendre le métier de patron plus insipide que le dernier des métiers. Lorsque les capitalos verront qu'à être exploités il n'y a que des risques de faillite à courir et aucune chance de gagner du pognon, ils plaqueront.

Il ne restera plus aux bons bougres qu'à s'entendre entre eux pour faire fonctionner en douce le matériel social que, par dégoût de la société actuelle, les capitalos auront eu la gentillesse de leur céder.

Des bons fioux vont hocher la tête, assurant que jamais les capitalos n'en viendront à clea.

Bah! s'ils avaient en face d'eux des frangins costauds et s'ils étaient persuadés que le populo ne veut plus se laisser voler ils se transformeraient vivement — au point qu'on ne les reconnaîtrait pas.

Les plus salauds d'aujourd'hui deviendraient tout miel et tout sucre.

Et je parie que le Béchard qui fait tant son crâncur à La Jasse ne serait pas le dernier à attraper le pic et à dévaler au fin fond de la mine.

Bons bougres,

NE GROUPEZ PLUS!

L'ALMANACH du PÈRE PEINARD pour 1897

Sera enfin mis en vente le Vendredi 20 novembre.

Excusez le retard, on fait ce qu'on peut, ça n'est pas des bœufs.

Chouettes réunions

Samedi dernier, à Montreuil, les communistes libertaires et les révolutionnaires avaient organisé une soirée familiale à propos du départ des camarades pour le régiment.

Le camarade Prost a jaspé sur le militarisme et le patriotisme et a démontré que tout ça c'est une nouvelle religion que les jean-foutre de la haute essaient de greffer sur le tronc pourri du crétinisme.

La soirée s'est terminée par des chants et des monologues révolutionnaires. Au total, bonne propagande libertaire.

A Saint-Nazaire, devait avoir lieu, dimanche, une soirée familiale, salle Fleury. Mais, les copains qui l'avaient emmanché avaient tablé sans la pestaille.

Voilà que le commissaire de police fait appeler le bistrot et lui explique que, s'il donne sa salle, ainsi que c'est convenu, il lui arrivera une trifouillée d'enquiquinements.

Le type, froussard, s'est vu à la tête d'une cargaison de contraventions et il n'a fait ni une ni deux: il a obéi aux injonctions du quart d'œil et a refusé la salle.

Et la liberté de réunion, quoi qu'elle devient dans une histoire pareille?

Les opportunistes et leurs copains radicaux taisent leurs gueules.... En des circonstances pareilles, ils font les sourds et les aveugles.

Ah, foutre, s'il s'agissait d'aboyer contre l'arbitraire qu'il y a une trentaine d'années Badingue déployait à leur égard, on les entendra!

Et pourtant, comme comme crapuleries despotiques, Badingue ne leur allait pas à la cheville: sa loi de sûreté générale était de la gnotte comparé aux lois scélérates de la R. F.

Moricauds Marioles

Aux Etats-Unis, un bonfieu, David, qui perche dans le Sud, au Texas, a donné dans la *Tribune Libre* de Charleroi, des tuyaux bougrement intéressants sur le caractère des nègres.

Aux Etats-Unis, malgré que, théoriquement, les gens de couleur soient sur un pied d'égalité avec les blancs, dans la pratique il n'en est rien: ils sont reluqués de travers, — et même insultés.

D'ailleurs, y a pas qu'aux Etats-Unis où de pareils préjugés soient de mise; chez nous, en France, on est aussi porté à considérer comme inférieurs en cervelle, les types qui n'ont pas la peau blanche.

Et pourtant, ce que dit le camarade David des nègres du Sud, donne à penser qu'ils sont plutôt supérieurs à nous qu'inférieurs:

« Les gens de couleur, écrit-il, ont fait de grands progrès intellectuels depuis qu'on a forcé les Etats du Sud à ouvrir des écoles publiques en nombre suffisant pour l'instruction primaire de tous. Leurs enfants ont plus de précocité que les enfants blancs.

« J'ai constaté que certaines particularités de leur caractère les porterait à accepter et à pratiquer facilement les idées anarchistes. Beaucoup d'entre eux, dans les villes, font de la coopération restreinte en se mettant à plusieurs familles pour le logement, l'achat des aliments, etc., etc.

« Les mariages entre eux se nouent et se dénouent le plus souvent sans l'intermédiaire d'une tierce personne, clergyman ou autre.

« Quand des ménages avec enfants se séparent, chacun des *disjoints* emmène les mioches qui s'accrochent à lui et va s'unir avec une autre demi-famille en disponibilité.

« L'amour libre n'est pas du tout dans les lois, mais il est beaucoup dans les mœurs, ici.

« Le fond du caractère du nègre est la gaieté et l'insouciance. On les dit fainéants, parce qu'ils bornent leur ambition à vivre au jour le jour aussi confortablement que possible sans regarder plus loin, mais ils restent rarement sans travailler à une chose ou à une autre... »

Parlant de l'hiver qui, dans le Sud, sans être rude, est dur à supporter tout de même pour ceux qui n'ont pas les moyens de se garer des intempéries, le camarade David ajoute:

« Les nègres qui, semble-t-il, devraient avoir plus à souffrir du froid que les blancs, en souffrent moins, et c'est tout simple. Ceux d'entre eux qui n'ont pas le moyen d'acheter du bois s'en procurent autrement. Leurs enfants sont d'infatigables pourvoyeurs de combustibles de contrebande, caisses et barils vides, planches arrachées aux clôtures ou aux trottoirs, tout ce qu'ils trouvent ou peuvent prendre sans être pris est scié à la mesure du poêle et devient article de chauffage.

« Quand leurs trouvaillies sont insuffisantes et que le temps est très dur, on attaque les petits bâtiments accessoires de l'habitation, poulaillers ou hangars, un peu du toit de celui-ci et un peu des murs de celui-là, et quelque fois dans la maison même, quelques planches d'une cloison ou quelques lames d'un parquet. On masque le mieux possible ces emprunts pour que les propriétaires ne s'en aperçoivent qu'après le départ des déprédateurs. Leurs habitudes de déprédations sont la cause que les propriétaires leur demandent de 20 à 25 pour cent de plus qu'ils ne demandent à des blancs, pour le loyer. Beaucoup d'entre eux même ne trouveraient pas à se loger s'ils ne savaient se passer de toute permission préalable pour entrer dans leur immeuble. Une maison est vide et à louer; si elle leur convient, ils s'y installent et attendent que le propriétaire se présente. Celui-ci dépenserait plus à vouloir les expulser judiciairement que sa baraque ne vaut, et vouloir les expulser de force pourrait lui devenir plus coûteux encore. Il accepte donc le fait accompli et le locataire y gagne de n'avoir pas à payer de loyer d'avance et il est rare qu'il quitte sans devoir le dernier terme.

« Tous les gens de couleur ne sont pas taillés

ILS ARRIVENT!... ILS ARRIVENT!... PAS FRAIS, PAS LAITÉS!...



— Comment va, cher, et ces vacances ?
— Esquinté ! Heureusement on va pouvoir dormir.